

Yves Mamou

The background of the cover features a large, glowing globe of the Earth. The globe is overlaid with a complex network of thin, glowing lines in blue, yellow, and purple, connecting various points across its surface. The globe is set against a dark, starry space background. In the foreground, the back of a person wearing a dark trench coat and a wide-brimmed hat is visible, looking towards the globe. The lower portion of the cover is dominated by a vibrant, swirling red and orange glow, suggesting fire or a hellish atmosphere.

Une longue cuillère
pour le diable

Thriller

Éditions Léo Scheer

Yves Mamou

Une longue cuillère pour le diable

Un attentat-suicide, sur l'autoroute, près de Roissy.

Un linceul de 5 millions de dollars recouvre les corps disloqués sur le bitume.

Le commissaire Martucci, chef de l'antiterrorisme, fait partie des rescapés.

Qui était visé? Quel était le message?

La piste des billets de banque conduira Martucci au cœur d'un trafic international de médicaments. Un business plus rentable encore que la drogue.

Mais quand de faux gentils croient s'enrichir en s'associant à des fanatiques religieux, l'affaire tourne au meurtre de masse.

Certains n'avaient pas voulu cela.

Mais quand on choisit de dîner avec le diable, mieux vaut se munir d'une très longue cuillère.

De Paris à Beyrouth, de la Grèce aux États-Unis, en

passant par l'Afrique, une traque haletante vous mènera au cœur des réalités souvent méconnues et angoissantes du terrorisme international.

L'auteur, Yves Mamou, a accumulé beaucoup d'informations dans le cadre de son métier de reporter au journal *Le Monde* depuis plus de 20 ans. Quelquefois, dans cette profession particulière, il est plus facile de raconter ce que l'on sait à travers une fiction...

Une longue cuillère pour le diable est son deuxième roman.

Illustration de couverture : Cédric Gérard (DR).

EAN numérique : 978-2-7561-0645-8

EAN livre papier : 9782756102368

www.leoscheer.com

Une longue cuillère pour le diable

DU MÊME AUTEUR

Camélia.came, Stock, 2008

© Éditions Léo Scheer, 2010
Illustration de couverture : Cédric Gérard
www.leoscheer.com

YVES MAMOU

Une longue cuillère
pour le diable

Thriller

Éditions Léo Scheer

*Pour Dominique,
la plus belle personne que j'aie rencontrée.
Pour Hugo, Léah, Noé, mes enfants.*

Mille personnes sont mortes par ma faute. Ce sont les estimations des Palestiniens.

La liste des décès n'est peut-être pas close. Les journaux affirment que plusieurs dizaines d'autres hommes, femmes et enfants courent encore le risque de mourir.

À cause de moi.

Le type que je vois en train de se raser dans le miroir de ma salle de bains est un assassin. Par inadvertance, mais un assassin. Le salopard qui me fait face est un tueur en série.

Mes victimes vivaient dans les camps palestiniens de Gaza et d'Ein el Eloueh au Liban. Je ne connaissais aucune d'entre elles. Je n'avais aucun grief les concernant. Elles n'avaient jamais entendu parler de moi non plus. La plupart ne possédaient rien. J'ai détruit leur seul bien, je leur ai pris la vie.

Personne ne m'accuse. Pas encore ! Mais je suis mon propre procureur.

Tout à l'heure, je me suis arrêté dans un bar. J'ai commandé un triple whisky. À Michel, le barman – un badge indiquait son prénom –, j'ai expliqué d'une voix ralentie par l'ivresse :

— Ce n'est pas de ma faute. Je ne pouvais pas imaginer.

Il m'a dit qu'il ne fallait pas s'en faire et que c'étaient toutes des salopes.

Une longue cuillère pour le diable

J'en suis resté interloqué. L'alcool embrumait mon cerveau ; je ne comprenais pas pourquoi il me répondait cela. Son air compatissant a fini par m'éclairer. Il croyait que j'avais été largué par une femme. Passer pour un cocu m'a soudain paru très drôle. Un fou rire m'a saisi, les larmes coulaient sur mes joues.

Je suis sorti du bar en titubant. Je suis remonté chez moi. Me suis assis à mon bureau. J'ai contemplé la ligne parfaite du fusil de chasse flambant neuf qui occupait la place de l'ordinateur. Cette arme m'est destinée. Je l'ai achetée pour moi. Hier j'ai scié le canon. Pour atteindre la gâchette plus facilement. Trop de choses ont foiré. Hors de question de rater mon suicide. J'ai inséré deux cartouches de chevrotine, puis posé le double orifice du canon sous ma mâchoire inférieure. Je n'ai pas tiré.

Pourquoi attendre ? Manque de courage bien sûr !

Bientôt je n'aurai plus le choix. Ce commissaire Martucci se rapproche. Il se déplace en cercles de plus en plus étroits autour de moi. Quelques fils lui manquent encore. Mais l'histoire sera bientôt reconstruite.

Le hasard, la bêtise, la cupidité ont tout fait foirer. Nous avons manqué de discernement. Je n'avais pas imaginé qu'ils tueraient Jean-Pierre, mon meilleur ami. Ni que ce Martucci deviendrait une victime collatérale du meurtre de Jean-Pierre.

S'il n'avait pas été là quand l'attentat s'est produit, tout aurait-il pu tourner différemment ? Pas si sûr ! Nous n'étions pas assez malins, ni assez armés. Quand on s'invite à la table du diable, dit le proverbe, il faut disposer d'une longue cuillère.

PREMIÈRE PARTIE

Les applaudissements crépitèrent.

Le commissaire divisionnaire Jacques Martucci fixa la salle. Aveuglé par les spots, il ne voyait pas son public. Il ferma les yeux et savoura le flux chaleureux des applaudissements. Le trac avait disparu. Il s'imagina sur une scène, ovationné par dix mille spectateurs.

« Ça doit être génial d'être une rock star », pensa-t-il.

Les spécialistes et experts de l'antiterrorisme qui faisaient face au flic français dans la salle de bal du Four Points, un palace situé au cœur de Washington, n'étaient que cinq cents. La plupart n'avaient jamais fréquenté le moindre concert de rock. Ils venaient d'Europe, des deux Amériques, d'Asie et même pour certains d'Afrique. Tous pouvaient affronter à mains nues plusieurs agresseurs munis d'armes blanches et loger cinq balles dans le cœur d'un trafiquant de drogue en moins de deux secondes. Ils saluaient avec chaleur un exposé qu'ils avaient écouté dans un silence religieux.

Dès les premières minutes, le patron de l'antiterrorisme tricolore avait eu l'auditoire à sa main. Dans un anglais rendu rocailleux par son léger accent corse, Martucci avait expliqué, images à l'appui, la manière dont ses services et lui-même avaient enrayé une série d'attentats à la bombe suivis par une série d'attentats à la voiture piégée au cœur de Paris.

Une longue cuillère pour le diable

Le Corse savait combien les Américains sont sensibles à la mise en spectacle de la parole. Plutôt que de rester statique, il avait quitté le pupitre pour l'écran, était revenu au pupitre pour retourner pointer un élément important sur l'écran. Et ainsi de suite, juste pour distraire l'œil et maintenir les auditeurs en vie. Pour les mêmes raisons, il avait truffé son exposé d'exemples vivants, de plaisanteries, voire des clins d'œil classiques entre flics de terrain.

Il avait réussi à déclencher les rires à plusieurs reprises, tout en évitant les blagues faciles, notamment sexistes, de la culture flic. Rien ne servait de braquer les femmes qui se pressaient, désormais nombreuses, dans le métier.

La spontanéité avec laquelle Martucci s'exprimait en public était le résultat d'un travail. Il avait répété son texte jusqu'à en faire un show.

Après avoir rappelé la manière dont les terroristes retournaient les nouvelles technologies et l'Internet contre les sociétés qui les avaient produits, le commissaire avait ouvert l'horizon.

— Les nouvelles technologies favorisent l'émergence d'un terrorisme en réseau, moins hiérarchique. Curieusement, les cultures qui rejettent le plus violemment le mode de vie occidental sont aussi celles qui apprivoisent le mieux ses outils les plus pointus... Si nous voulons lutter efficacement contre la violence, il faut agir de même et nous intéresser aux sociétés qui produisent le terrorisme. Il faut chercher dans les structures patriarcales, dans la sujétion homme-femme, dans le refus de l'individualisme, dans les obligations qui lient les membres d'une tribu ou d'un clan... s'il n'y a pas des éléments que nous pourrions utiliser

pour mieux connaître les poseurs de bombes. Et bien sûr aussi les neutraliser.

Cette ouverture culturelle et stratégique, destinée à enrober une culture professionnelle surtout composée de filatures, d'indics, de sang et de terreur, avait provoqué l'intérêt et les applaudissements.

La présence du commissaire Martucci dans la capitale fédérale des États-Unis était l'aboutissement d'un long processus. Six mois auparavant, Peter E. Davidson, chef de la représentation de la DEA (Drug Enforcement Administration, l'antidrogue américaine) à Paris, avait téléphoné à son ami Martucci.

— Hi Jack ! Mon patron, Johnny Cassuto, organise un petit colloque à Washington sur les liens entre le trafic de drogue, la contrefaçon et le terrorisme. Il y aura le gratin de la police internationale. Même les Chinois et les Arabes seront là. Il fait pression sur moi pour que j'obtienne ta participation. Tu as carte blanche. Ah ! Détail important : la DEA prend tous les frais en charge. Le Budget français ne paiera que ton billet d'avion.

Martucci se rappelait comme si c'était hier sa première rencontre avec Davidson. Comment oublier le moustachu échevelé, semi-obèse, aux vêtements froissés et à la cravate fleurie qui avait déboulé dans son bureau à 14 heures tapantes, un beau jour de septembre ? Le look du flic américain avait suscité un amusement certain parmi les agents de la division antiterroriste. Mais à peine l'Américain eut-il enlevé ses lunettes de soleil que le Corse avait redoublé de vigilance. Derrière les verres fumés, un regard pénétrant avait surgi. L'appareil vestimentaire du flic de la DEA camouflait un homme dangereux.

Ce jour-là, Martucci était d'une humeur exécrationnelle. Des bombes explosaient dans les bureaux de poste et les cinémas, et la seule piste qui aurait pu le mener aux terroristes avait tourné court la veille au soir dans un bain de sang. Cette irruption d'un flic des stupés américains en quête de soutien sur une affaire de dope colombienne n'avait fait qu'accabler le plus célèbre flic corse de France. Qu'est-ce que la division antiterroriste pouvait bien gagner à se mêler d'une histoire de coke ?

Comprenant qu'il arrivait en terrain miné, Davidson avait choisi ses mots. Il avait montré à Martucci que les pistes des deux affaires se recoupaient peut-être. En maugréant, un peu à contre-cœur, le Corse avait saisi la corde que lançait Davidson. Il n'avait pas eu à le regretter.

Une fois réglée la double affaire de coke et d'attentats, les deux hommes avaient continué de se voir. Tantôt l'un, tantôt l'autre lançait une invitation à déjeuner. C'était à qui dégouterait le restaurant le plus original, le plus nouveau, le plus déjanté. En matière de vins, Davidson n'hésitait pas à écraser Martucci de ses connaissances encyclopédiques. Cette compétition gastronomique avait cimenté progressivement une complicité d'« expatriés ».

— Nous avons un point en commun, nous sommes tous les deux des insulaires.

Martucci avait soulevé un sourcil interloqué.

— Mais oui ! N'oublie pas que Manhattan est une île, comme la Corse... Les New-Yorkais aussi ont des comportements d'insulaires. Si on les laissait faire, ils demanderaient l'indépendance.

Martucci avait suggéré un jumelage entre Manhattan et Ajaccio. Les deux hommes avaient ri de bon cœur.

Davidson ressentait une vive sympathie pour le rugueux commissaire. Pour mieux tisser des liens de confiance il avait abandonné la langue de bois. Il évoquait sans fard les tensions politiques qui traversaient les grandes agences chargées de la sécurité aux États-Unis, dévoilait mille anecdotes sur les rivalités entre services et s'inquiétait de la difficulté des policiers locaux à enrayer la consommation de cocaïne. Sans parler du trafic qui allait avec. Martucci délivrait en retour des confidences sur ses relations avec les plus hautes autorités politiques du pays.

C'est sur les femmes que les deux compères se retrouvaient le mieux. Dragueurs et célibataires, ils racontaient volontiers leurs rencontres et savouraient un immense plaisir à dauber le style infiniment varié de l'« Emmerdeuse » ; celle qui trouve « humiliant » que l'on mate les jambes d'une Walkyrie croisée dans la rue, simplement parce qu'elle est là, à vos côtés ; ou bien celle qui demande de fermer les yeux lorsqu'elle enlève son soutien-gorge ; ou encore celle qui ne considère que votre capacité à la féconder pour lui permettre de jouir de ce qu'elle désire uniquement et profondément : les bébés ; sans parler des très nombreuses que vous invitez en week-end et qui vous transforment en porteur de deux valises bourrées de plomb.

Davidson avait épaté Martucci en lui racontant qu'à l'université, il avait fondé un club de garçons où les filles faisaient l'objet d'un barème : celles qui couchaient après un coca – généralement les plus sympas – jouissaient de la note la plus élevée. Celles qui estimaient qu'un dîner à 50 dollars par personne représentait le minimum pour une gâterie buccale se voyaient attribuer la note la plus basse. La liste comprenait également le nom des filles à

éviter parce qu'après plus de 100 dollars dépensés pour elles, elles avaient tout juste consenti à se laisser effleurer les seins.

Martucci affirmait quant à lui que les femmes n'étaient pas réellement intéressées par le sexe. Elles trouvaient ce frotti-frotta qui se terminait par une émission d'humidité un peu gluante presque toujours frustrant, voire un peu dégoûtant. Elles n'y consentaient que parce que c'était le seul outil mis à leur disposition pour mobiliser le désir des hommes, satisfaire leur narcissisme et contribuer à la fabrication des bébés. Quand Davidson avait tenté de démontrer qu'un bon poseur de bombes se révélait moins dangereux pour la civilisation occidentale qu'une folle hystérique, le Corse avait été pris d'un fou rire.

L'invitation à Washington était venue parachèvement cette amitié virile, construite autour des femmes, de la bonne bouffe et des poseurs de bombes.

Martucci avait toutefois demandé un délai de réflexion. Le lien noué avec Davidson, il ne l'ignorait pas, comportait une dimension politique. Le flic américain avait pour mission de susciter des sympathies à la croisade anti-iranienne du gouvernement américain. Sous Georges W. Bush, l'hostilité entre les deux pays avait pris un tour exacerbé en raison de la volonté réaffirmée des mollahs de se doter d'une arme nucléaire. L'élection de Barack Obama n'avait changé la donne qu'en apparence.

Dans la lutte contre le Djihad, les Américains avaient renoncé à forcer la main des gouvernements européens. En revanche, plus habilement, ils travaillaient au corps les hauts fonctionnaires du vieux continent. Ils partaient du principe que les hommes politiques passent et que l'administration reste. Si les hommes

Une longue cuillère pour le diable

Il ferma son ordinateur et repartit à pied en direction du Quartier Latin. Il tomba en arrêt devant un cinéma qui offrait une rétrospective d'Ingmar Bergman. *L'Œuf du serpent*. Il ne l'avait jamais vu. Le titre lui parut correspondre à son humeur du moment.

Il acheta un billet.

BIBLIOGRAPHIE

Augustus Richard Norton, *Hezbollah : A Short History*,
édité par l'auteur, 2009

Hervé Pierre et Bertrand Badie, *Le Hezbollah : Un acteur incontournable de la scène internationale ?*, L'Harmattan, 2009

Judith Palmer Harik, *Hezbollah : The Changing Face of Terrorism*,
IB Tauris, 2005

Nicholas Noe, *Voice of Hezbollah : The Statements of Sayed Hassan Nasrallah*, Verso Books, 2007

Collectif (sous la direction de Sabrina Mervin),
Le Hezbollah : État des lieux, Sindbad/Actes Sud, 2008

Daniel Vasella et Robert Slater, *Magic Cancer Bullet*,
Harper Business, 2002

Stewart Justman, *Do No Harm*, Ivan R. Dee, 2008